

Tout ça n'aurait rien été si, en défendant mon cornet, je ne l'avais pas cogné contre la crosse du pistolet. On a récolté chacun une bosse, le cornet et moi.

Mais la sienne, sur le pavillon, là où ça se remarque le plus, elle n'était pas près de disparaître...

Chapitre 3

En maison de redressement

Le lundi matin, après une nuit dans la cage où mon oncle a laissé ses initiales partout, on me conduit au tribunal au milieu des ivrognes du samedi soir et des voyous qu'on ramasse, le dimanche à l'aube, lorsqu'ils sont en train de faire les poches des ivrognes au fond des ruelles.

Un homme a crié le nom du juge lorsqu'il est entré dans sa robe noire : Wilfried C.

Norton. Il n'a pas l'air d'un mauvais cheval, ce juge. Il écoute patiemment ce que les accusés ont à dire pour leur défense, il plaisante avec eux, puis, comme il faut bien passer au suivant, il leur fait choisir entre une amende – cent dollars, deux cents, cinq cents, trois mille – et la peine de prison maximum. Avant moi, personne ne s'est encore décidé pour l'amende.

Arrive mon tour. Wilfried C. Norton hoche la tête en m'apercevant et m'adresse un sourire large comme le Mississippi. Il se penche pour comprendre ce que je raconte, mais je suis si ému, si révolté, si malheureux à cause de la bosse sur mon cornet que ça sort tout embrouillé. Alcide intervient alors et explique les choses très posément. Tout paraît si clair que, même moi, je finirais par croire qu'il dit la vérité.

Sauf que, d'après lui, je suis une sorte de bandit sans foi ni loi, qui aurait fait les quatre

cents coups avant de s'emparer du cadeau de douze dollars vingt-cinq que lui, agent Pavageau, matricule 907, venait justement d'offrir à un orphelin, quasiment son futur beau-fils comme qui dirait.

Le juge me demande pourquoi j'ai volé le cornet à pistons.

– Parce qu'il est à moi ! que je crie. Et lui, là, il a essayé de me le reprendre !

Ça fait rire tout le monde.

Wilfried C. Norton allume sa pipe et me dit :

– Mon petit gars, on a omis de t'inculquer la différence entre le bien et le mal, à ce que je vois. Mais là où je vais t'envoyer, tu auras tout le temps de combler cette lacune.

Lacune, je ne sais pas ce que ça signifie, en ce temps-là. J'ouvre la bouche pour poser la question, mais le juge prend son petit marteau.

– Un an de réflexion à Bronxville, déclare-t-il. Affaire suivante !

Et il frappe sur la table avec le marteau.

Alcide et un autre policier me poussent en direction de la sortie. Je hurle à pleins poumons :

– Demandez à Noel ! Demandez à Noel Beider !

Personne ne s'intéresse plus à moi. On interroge déjà quelqu'un d'autre.

Dehors, il y a un fourgon bleu, ô Seigneur ! plus bleu que le fond du malheur. Il y a M'man, tout en larmes, que mon oncle retient par les épaules en fixant le bout de ses chaussures. Et, à dix mètres d'eux, il y a mon copain, pressé contre Miss Schumacher, qui a les narines plus serrées que si on lui avait pris le nez dans une pince à linge. Elle doit trouver que je sens la vache crevée, elle aussi.

Je ne sais plus quoi faire. Je voudrais me précipiter vers tout le monde à la fois : ma famille et Noel. De toute façon, les agents

m'empêchent d'aller ici ou là. Ils m'ont saisi sous les aisselles et ils me portent vers le fourgon.

– Leon ! s'écrie M'man. Mon petit ! Mon chéri à moi !

Je la regarde, j'essaie de lui faire un sourire, et voilà mon pote qui éclate en sanglots à son tour.

– Pourquoi tu m'as fait ça ? lance-t-il d'une voix entrecoupée. Pourquoi tu m'as fait ça ?

Qu'est-ce que je lui ai fait ? Il ramasse une pierre sur la route. Il me vise, mais il tremble tellement que la pierre retombe entre nous.

Ça ne fait rien : je n'aurais pas eu plus mal si je l'avais reçue en pleine figure.

« Toi, Noel Beider, toi ! Tu te mets de leur côté ? Tu m'accuses d'avoir volé le cornet ? Toi, mon meilleur, mon seul ami, tu me renies ? Tu me trahis ? Noel, Noel ! Cè n'est

pas possible ! Tu les aides à m'enfermer pour un an ? Dites-moi que ça n'est pas possible ! »

— Tu n'es bien qu'un salaud de nègre ! hurle-t-il encore en griffant la poussière avec ses souliers. Je te hais ! Je te hais !

Ce jour-là, ce jour maudit, lorsqu'ils ont refermé sur moi la porte du fourgon, j'ai vraiment cru que le Bon Dieu avait la même pipe et le même petit marteau que le juge Wilfried C. Norton.

Une heure plus tard — ou un siècle : pour moi, ça ne faisait aucune différence —, on est arrivés à Bronxville. Je n'ai pas pu lire l'écriteau, mais aujourd'hui je sais ce qui est inscrit dessus : Maison de redressement pour les enfants de couleur. La couleur, évidemment, c'est noir. Blanc, en Amérique et dans bien d'autres endroits au monde, pour un être humain, ce n'est pas une couleur : c'est un privilège.

Ai-je été malheureux là-bas ? Plus que les pierres du chemin, sans doute. Plus qu'une étoile solitaire qui s'éteint sans que personne l'ait regardée. Plus que les cornets à pistons qui ont perdu leur maître et ne peuvent pas rentrer à la maison. Plus que le bleu lorsqu'il tourne au violet. Et pourtant...

Et pourtant, je ne serais pas devenu ce que je suis si je n'avais pas incrusté mes ongles dans la peau de mes mains, trois cent trente-cinq jours durant, au pénitencier pour enfants de Bronxville. Car je n'aurais jamais connu capitaine Lewis.

Les gardiens, là-bas, tu dois les appeler « capitaine », c'est le règlement. La plupart ne sont que des brutes, qui cherchent à t'en faire baver le plus possible, comme si ça pouvait les consoler de n'être que ce qu'elles sont. Mais il y avait capitaine

Lewis. Autrefois musicien, il avait échoué à Bronxville lorsque les engagements, à force de se faire rares, ne lui avaient plus permis de manger. Il jouait aussi bien qu'avant, en réalité, mais son style n'était plus à la mode. Et sa figure encore moins.

Capitaine Lewis était un Blanc, comme presque tous les capitaines. Seulement voilà : dans sa vie d'artiste, il avait rencontré beaucoup de Noirs, musiciens comme lui, et il avait fini par trouver que la peau d'un homme, ce n'est pas ce qui lui fait faire de la bonne ou de la mauvaise musique. Il dirigeait l'orchestre de la maison de redressement.

Dès qu'un nouveau débarquait, il cherchait à savoir s'il était capable de lire une partition, ou au moins de jouer d'un instrument.

Tout d'abord, j'ai répondu que non. Je m'étais préparé à dire non à tout ce qu'ils

me demanderaient. Les autres m'ont envoyé des gifles, des coups de lanière, mais lui, capitaine Lewis, il ne s'est pas formalisé. Il a penché la tête, il a souri un peu et il m'a dit :

– Je suis sûr que tu aimerais apprendre, hein, mon gars ?

– Non ! j'ai grogné.

Mais je savais que je mentais et, au fond de moi, je n'étais pas fier de me montrer si mal embouché.

Franchement, je ne sais plus de quelle façon nous sommes sortis de l'impasse, tous les deux. Une chose est venue après l'autre, je suppose. Un grand pas de son côté, un petit pas du mien... Toujours est-il que trois semaines plus tard, il connaissait à peu près tout de mon histoire, excepté la trahison de Noel (à la vérité, je n'avais pas mentionné son existence), et me donnait mes

premières leçons de musique. D'abord sur le papier, puis avec le vieux clairon qui servait à sonner le réveil, la soupe et l'extinction des feux.

Ça se passait à la mi-juin. Fin juillet, c'était moi qui tenais le clairon dans les grandes occasions.

Vers cette époque, M'man a eu la permission de me rendre visite pour la première fois, avec mon oncle, et capitaine Lewis leur a dit qu'il n'avait jamais vu un gosse aussi doué que moi pour l'instrument. Puis, comme je me sentais terriblement bleu de les voir s'en aller, il m'a promis que, dès le lendemain, on vérifierait si j'arrivais à me débrouiller sur un outil plus difficile : le cornet à pistons.

Seigneur Jésus, j'en ai rêvé toute la nuit ! Je me suis vu souffler assez de bulles dorées pour remplir le ciel depuis la terre jusqu'au paradis !

Quand il a fallu montrer ce que je savais faire, j'étais fin prêt. Je ne l'aurais pas été davantage si j'avais réellement pu m'entraîner pendant que les autres dormaient.

Le cornet de Bronxville était du même genre que le clairon : décati et rafistolé. Steve en aurait demandé un dollar cinquante tout au plus ! J'en ai quand même tiré des notes bien rondes et bien chaudes – plus réussies, en fait, que celles que j'avais jouées naguère devant le Café Paradis.

La pratique du clairon avait dû améliorer mon souffle et mes lèvres.

Capitaine Lewis m'a regardé curieusement en se frottant le menton.

– Tu as le son, a-t-il murmuré comme pour lui-même. Tu as un sacré beau son...

Puis, d'une voix normale :

– Essaie voir de sortir un air, à présent. Tu n'es pas obligé d'utiliser les pistons : je t'apprendrai ça plus tard.

J'ai commencé la chanson de Buddy Joe. Depuis le dimanche où Noel Beider était venu chez nous, mes doigts n'avaient pas oublié ce qu'ils devaient faire.

Alors, je suis arrivé à la partie que je n'avais pas encore travaillée ; et je ne sais pas ce qui s'est passé : ils ont continué de s'activer sur les pistons et ils sont allés tout seuls jusqu'au bout de la chanson.

— Ce morceau-là, c'est le *Basin Street Blues*, a dit le capitaine en guise de commentaire.

Il semblait réfléchir à quelque chose. Finalement, il a retiré sa casquette d'uniforme, s'est gratté le crâne et a soupiré en regardant le ciel :

— Écoute-moi, Leon. Le son, c'est quelque chose d'aussi personnel que la voix. Ne laisse jamais personne raconter que c'est parce que tu es noir, ou natif de La Nouvelle-Orléans, ou je ne sais quoi, que tu sonnes aussi bien.

C'est seulement parce que tu es toi, petit, et que l'instrument t'a choisi. L'instrument ne choisit jamais au hasard.

Capitaine Lewis n'a pas compris pourquoi, au lieu de crier hurra ! ou de battre des mains, je baissais le nez et me renfrognais. Moi, bien sûr, je songeais à Noel, qui m'avait dit la même chose que lui au mot près, ce fameux dimanche. À Noel : mon copain qui m'avait trahi et qui me haïssait à cause de sa propre trahison. Personne sur terre ne m'avait jamais fait autant de chagrin. Même pas Alcide Pavageau. Même pas le juge Wilfried C. Norton. Pour ne pas fondre en larmes une fois de plus, je me suis juré qu'un jour, j'aurais ma revanche.

Je l'ai déjà dit : ne croyez pas que tout a été rose pour moi à la maison de redressement. Plus capitaine Lewis me chouchoutait, plus ses collègues m'en faisaient voir. Mais je ne

veux me souvenir que des bons moments. Aujourd'hui surtout. Les visites de M'man (en décembre, elle était partie s'installer à la campagne, tout près de Bronxville parce que, disait-elle, c'était devenu trop dur de survivre à Canal Street). Les leçons de musique. Les répétitions avec l'orchestre dont j'allais bientôt être le principal soliste. Et tout ce que le capitaine a fait pour moi en plus. Savez-vous que c'est lui qui m'a appris l'alphabet, la table de multiplication, la division à trois chiffres, etc.? Il s'est même arrangé pour que je sorte un mois avant la fin de ma peine.

Le dernier soir, on s'est promenés ensemble autour des bâtiments.

— Retiens une chose, Leon, m'a-t-il dit : tu as l'étoffe d'un grand musicien. D'un des plus grands de tous. Ça te fait un but dans la vie, alors n'oublie jamais ça. Enterre-les

tous ! Tiens, on m'a parlé d'un garçon de ton âge, en ville, qui ne se débrouillerait pas trop mal non plus au cornet. Je suis sûr qu'il ne te vaut pas. Un certain Biber... Beiber ? Beider ? Beider, oui, c'est ce nom-là.

Et moi, j'ai seulement fait :

— Ah !

— Tu vas me manquer, petit, a dit capitaine Lewis.

— Capitaine, ai-je répondu, vous serez toujours avec moi dans mes pensées, désormais.